

tente, j'ai le trésor le plus précieux, tu vas le voir ! Tu souris, jeune Franc, tu devines peut-être que tu vas le trouver en face d'une femme. Oh ! oui, tu l'avais deviné, car ton œil étincelle comme celui du soldat qui aperçoit l'ennemi ! tes joues rougissent ; je le comprends, tu vas le trouver en face de notre perle la plus précieuse, de ma fille, qui veut connaître les usages de ta nation, les mœurs des femmes de ton pays, qui veut s'instruire dans les arts de l'occident. Je suis faible, je n'ai pu me refuser à son désir, mais j'ai choisi pour la satisfaire celui qui m'a semblé le plus vertueux et le plus digne, toi ! Rappelle-toi que chez nous les femmes sont respectées comme les choses les plus saintes. On dit que vous autres chrétiens vous les aimez et les traitez légèrement ; songe qu'il faut adopter ici nos habitudes et nos manières.

En achevant ces mots, Ismaël se dirigea vers la partie de sa tente qui était adossée à la tente voisine, il souleva le haik qui formait une séparation, et au bout de quelques instants, il revint tenant par la main une femme dont le voile blanc tombant en larges plis, couvrait une taille svelte et gracieuse qu'il laissait devenir à peine.

— C'est ma fille, ma Néhémi, dit le hakem, l'unique enfant que le ciel m'ait accordé pour ma joie et mon bonheur. Je ne veux pas que tu ne l'aperçoives qu'au travers de ce tissu ; je sais que vos femmes montrent leur visage, même à ceux qui ne sont ni leur frère ni leur époux ; je n'aurai pas moins de confiance en toi qui ceux de ta nation !

En achevant ces mots, il enleva le voile que Néhémi semblait vouloir retenir, et le lieutenant put admirer la beauté la plus parfaite qu'il eût vu depuis son départ de France.

La fille d'Ismaël avait une de ces figures que l'on ne voit guère qu'en Afrique ; que possèdent eules les femmes distinguées et qui sont révérencées dès qu'on peut les connaître. Ses grands yeux noirs étaient garnis de cils d'une longueur remarquable, et l'expression que leur donnait le contour de ses sourcils était tempérée par le veloute indicible de son regard ; sa bouche avait cette courbure fine qui donne tant d'expression aux traits ; c'est un arc qui se termine, mais dont la forme gracieuse attire et dont les lèvres un peu puissantes respirent la volupté. Et puis l'ovale parfait de son vi-

sage, la pâleur chaleureuse qui le couvrait, formaient un type tout oriental auquel il est difficile de résister et qui promet à l'imprudent qui la contemple trop long-temps un amour de lionne.

Le pauvre Villecamp n'était pas assez fort pour rester froid devant tant d'attraits. Quand Néhémi secoua un peu la timidité qui l'avait frappée d'abord, quand sa voix bien douce articulait avec difficulté quelques questions en langue franque, Villecamp sentait sa tête partir, son cœur se fondre ; il aimait, lui, un officier de cavalerie !

Bientôt il fit l'aveu de sa passion ; il ne put rester des heures entières près de Néhémi sans lui dire quel était son amour ! A peine eut-il laissé échapper l'expression de ses sentiments, qu'il craignit d'avoir offensé la jeune fille, car il vit son œil s'animer, son sein s'élever plus vite. Mais il put mieux juger les véritables sentiments de Néhémi et voir combien la conduite d'une Arabe était différente en ce cas de celle qu'aurait tenue une demoiselle de notre monde civilisé qui retenue par l'éducation, par les mille usages auxquels elle est contrainte de s'astreindre, n'aime que sur l'injonction paternelle et ne l'avoue jamais.

Quand Villecamp eut dit quel était son amour, Néhémi s'écria avec joie :

— Tu m'aimes et tu me le dis enfin ! Oh ! tant mieux ; car, vois-tu, dès le premier instant, mon âme s'est attachée à la tienne ; dès que je t'ai vu, je t'ai choisi pour mon époux, pour mon maître, et quand tu restais froid à mon côté, je me disais que tu n'éprouvais rien pour ton esclave et qu'il me faudrait faire le premier pas. Tu m'aimes, et tu ne me le disais pas plus tôt ; combien d'instants de bonheur ton silence nous a coûté ! la vie est si courte, fallait-il encore en retrancher les jours heureux ?

Surpris, mais enivré de la manière dont ses vœux étaient accueillis, Villecamp se livra avec ardeur au sentiment qui le guidait. Depuis lors il passait sous la tente qui renfermait Néhémi toutes les heures qu'il déroba à son service ; plus il la voyait, plus il sentait croître sa passion, et il ne pouvait penser sans effroi que le moment approchait où il faudrait abandonner celle qui en était l'objet !

Tout le jour il restait assis aux pieds de Néhémi, contemplant son gracieux visage, aspirant les parfums du même chibouk,